

1913. Date où il expira sur la brèche après avoir confié son précieux legs à son frère bien-aimé Sarkis Kotchounian qui depuis 1909, grâce à son esprit d'habile administrateur, gérait déjà le « JAMANAG » non sans quelque maîtrise et qui de 1913 jusqu'à 1926 – période particulièrement fiévreuse voire dramatique – a pu « tenir » malgré tout.

Ce continuateur, heureusement pour nous tous, ne mourait pas – comme son aîné – sans postérité, vu qu'il laissait maints enfants, quoiqu'en âge mineur; d'où la succession de la gérance du journal fut dévolue à l'épouse du défunt la très respectable Madame Araksi Kotchounian qui présida aux destinées du journal de 1926 à 1936.

Arrivé à majorité, l'un des dignes fils du digne père, Mélik Kotchounian fut chargé de la rédaction, administration et direction du journal de 1936 à 1943. Année cruciale où il fut ravie au printemps de sa vie par suite d'une maladie qui hélas! désarme la science médicale.

D'où, encore une fois Madame Araksi Kotchounian – veuve éplorée et deplorant ce second deuil poignant – se trouve être appelée à présider aux destinées du journal ayant pour bras droit ses chers fils Mardiros et Ara Kotchounian; le premier en qualité de rédacteur en chef et le second comme administrateur émérite.

Voilà la succincte esquisse rétrospective de l'histoire du prodige qu'est l'existence du « JAMANAG » qui, au cours de la longue période s'étendant de 1908 à ce jour, n'a suivi qu'une seule ligne de conduite: « Par la Vérité et pour la Vérité ».

Aussi, partant de ce principe, les causes sociales défendues à la tribune de l'organe ont justifié son titre de journal du peuple et pour cette même raison le « JAMANAG » a bien mérité de la nation et c'est là précisément le gage précieux d'immortalité.

Cette année jubilaire doit nécessairement causer une profonde joie dans les milieux intellectuels en général et dans le domaine de la Presse en particulier. Car, dans ce

siècle matérialiste où le « Veau d'or » est adoré plus que jamais, c'est avec quelque fierté et orgueil que l'on peut rencontrer encore des pionniers de désintéressement imbus d'idéal supérieur et d'esprit de persévérance pour une cause noble.

LÉON CAPAMADJIAN

A PROPOS D'ANOUCHE À L'ECRAN

Sans conteste, cette œuvre de Hovhannes Toumanian, qui vient d'être filmée aux Etats-Unis d'Amérique et projetée dans le monde entier, est une production d'art profondément humain et d'une émouvante simplicité dans son ensemble.

Afin de présenter succinctement l'homme et son œuvre à l'honorable public étranger voire arménien, nous nous efforcerons de tracer en quelques lignes l'esquisse de l'auteur ainsi que celle du livret de la pièce qui parcourt l'univers et dont la musique touchante d'Armen Dikranian traverse l'espace.

Sommaire Notice Biographique.

Hovhannes Toumanian, né à Lori en 1869, est l'une des figures les plus saillantes des poètes populaires arméniens. Abondante est son activité dans le domaine littéraire où il s'est lancé dès sa prime jeunesse. Parmi ses écrits édités sous forme d'ensemble chrestomathique en 1903, 1908 et 1922 nous pouvons citer notamment « L'habitant de Lori », « Sako », « David de Sassoune », « La Prise de Timpgaperte », « Vers l'Infini », et tant d'autres qui s'adressent au public de tous les rangs sociaux et intellectuels.

A sa qualité d'auteur, Toumanian ajoute celle d'excellent traducteur. Domaine excessivement complexe où il réussit à merveille à démentir l'adage classique italien « Traduttore, traditore » en nous donnant des versions arméniennes de Firdevsi, Schiller, Byron.

Mais son œuvre capitale, accueillie par l'unanimité des suffrages, est assurément l'« Anouche » dont la représentation, harmonieusement accompagnée de notes magiques et mystiques d'Armen Dikranian, en tant que pièce d'Opéra a été l'objet d'enthousiastes ovations exprimant l'admiration des masses à l'infini. L'écran, soucieux de ne point céder le pas à la « scène », s'est estimé heureux de l'enregistrer sur la pellicule et aujourd'hui les puissants studios de Hollywood envoient à tous les pays de tous les continents, ce messenger d'art et d'idéal bucolique, lyrique et romantique.

Action.

La nature, la belle et pure nature d'une contrée florissante sert de mise en scène à une trame d'amour dans un milieu des plus rustiques.

Le beau et chevaleresque pâtre Saro brûle d'amour pour la séduisante Anouche et celle-ci partage les nobles sentiments du héros des monts et des vallées.

Tel n'est cependant pas l'avis de Mossi – frère de la captivante brune – qui, à tout prix s'oppose à leur union.

Lors d'une réunion en l'occurrence d'un festin matrimonial au village, le maître du logis invite Saro et Mossi à mettre à l'épreuve leur talent pugilistique.

Joignant le geste à la parole, les deux adversaires se dressent l'un contre l'autre. Or, Saro tient à étaler ses prouesses pour se faire aprouver d'Anouche qu'il a remarquée dans la foule des convives.

Mais Mossi est un colosse qui n'a point des pieds d'argile et devant cet état de choses le

berger a recours à un stratagème: contrairement aux conventions pugilistiques en cours, il parvient à renverser le rude joueur par un furtif croc-en-jambe.

Mossi se relève de suite et proclame publiquement l'illégalité de la tactique du lutteur et propose une revanche. Tous, sans exception, le considèrent comme vaincu et se mettent à rire à ses accents menaçants.

L'animosité de Mossi, à l'égard du « futur » de sa sœur, n'est que par trop envenimée; si bien qu'il jure vengeance.

La tendre Anouche est au désespoir et supplie son frère de se désister de cette inimitié; mais le tenace paysan se met à la poursuite du « fourbe ». Pendant ce laps de temps, dans le silence de la nuit, Saro vient subrepticement enlever son Anouche.

Au lendemain de cet événement, Mossi, plus furieux que jamais, se met à parcourir toute la région afin de « faire justice ».

Dans l'entretemps, l'infortunée amante rentre au foyer pour implorer le pardon maternel et obtenir le consentement quant à un mariage en bonne et dûe forme.

Trop tard hélas! trop tard. Car, Mossi retrouve enfin son ennemi mortel et le tue sans autre forme de procès.

Anouche, à la vue du corps inanimé de son idéal, perd ses esprits et verse des torrents de larmes sur le tombeau chéri.

Que lui sert de vivre désormais sans amour et sans soutien... et aussi sans raison.

Dans un moment d'inconscience mêlée de désespoir, elle se jette dans les flots impétueux du Tebed où elle trouve une fin tragique.

Saro a rejoint sa bien-aimée Anouche dans l'au-delà... Et la toile descend sur ces tragiques horreurs.

LÉON CAPAMADJIAN